

René Corona

**SERVITUDE ET LIBERTÉ:
ONTOLOGIE SYNONYMIQUE OU ANTONYMIQUE?**

«Si vous voulez exceller dans un art, interrogez les maîtres, élevez vos regards vers les plus parfaits modèles. Si vous voulez arriver aux honneurs, suivez une méthode contraire; détournez les yeux des hommes trop éclairés ou trop vertueux dont le mérite rare vous ferait illusion; consultez le vulgaire: c'est son opinion qui gouverne l'Etat, c'est son affection qui distribue les faveurs les plus durables, qui décerne la gloire où vous aspirez.»

Raoul Frary, *Manuel du démagogue*¹

à Antonino Laganà

1. La liberté

«Vous ne voulez donc pas être libres, être des hommes? Ne comprenez-vous même pas ce que c'est que l'état d'homme, que la liberté?» s'écrie le Sauvage dans le *Brave New World* d'Aldous Huxley². Le Sauvage est appelé ainsi, dans la société aseptisée imaginée par l'écrivain anglais, simplement parce que c'est un homme qui a conservé sa conscience, refuse le *soma*, cette drogue ancêtre de nos antidépresseurs, et surtout a lu Shakespeare; et toute sa connaissance du monde se trouve enfermée dans les vers du barde anglais.

¹ Raoul Fréry, *Manuel du Démagogue*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1884, p.16.

² Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, [trad. de Jules Castier], Paris, Plon, coll. "Livres de poche", 1974, p.358.

Qu'y a-t-il de plus terrible que la perte de la liberté? la tyrannie est ce qui s'oppose à la liberté, la démocratie est ce qui s'oppose à l'ochlocratie dont le Robert nous donne la définition suivante:

«[óklókrasi] n. f. 1568; grec *okhlokratia*, de *okhlos* «foule», et *-cratie*. Didact. Gouvernement par la multitude, la populace, la foule→ Démagogie».

Polybe, historien grec amoureux de Rome, soutient dans son *Histoire* que les trois formes politiques que nous dirons, avec un terme anachronique standards, succombent, à un moment ou l'autre, à leur dégénérescence naturelle: la monarchie devient une tyrannie; de cette tyrannie renversée naît l'aristocratie qui dégénère en oligarchie, et quand les oligarques, à leur tour, sont chassés par le peuple en furie, finalement la démocratie arrive. Polybe nous dit qu'elle ne dure pas beaucoup puisqu'à son tour, elle va dégénérer et se transformer en ochlocratie. Le cercle se referme: «Seul qui a compris, la façon dont naissent les mutations de chacune de ses formes pourra comprendre aussi quand, comment et où, chacune de ces formes à nouveau se développera, culminera, se transformera et finira.»³; c'est la théorie de l'*anacyclose* et c'est, en même temps, la métaphore du temps qui, sans cesse, recommence. Après les inondations, les pestilences, la mort, les nouveaux hommes se regroupent et parmi eux, il y en a un dont la majesté, par ses qualités, est plus évidente, un «qui se distingue pour sa force physique et l'audace de son esprit» qui,

³ Polybe, *Histoire*, Paris, Gallimard, coll. "Quarto", 2003; Polibio, *Storie, (Libri V-VI)*, Milano, Rizzoli, 2002, (Livre VI, 4), p. 271 (Notre édition).

rapidement, s'imposera sur les autres et commandera⁴. Une fois que les concepts de bien et de mal seront rapidement assimilés, le peuple ne craignant plus le roi se mettra sous sa protection et en s'y soumettant, car ce roi garantira le bien, celui-ci renforcera son pouvoir. De même, ils se soumettront à ses descendants parce qu'ils penseront que ceux-ci ont été éduqués pour le bien contre le mal, et le cycle pourra ainsi reprendre son parcours.

Polybe écrit: «C'est l'évolution cyclique des constitutions, c'est la direction donnée aux choses de la nature, selon laquelle l'état des constitutions se transforme, mue et revient au point de départ, égal à soi-même.»⁵. Polybe termine son analyse en parlant du législateur Lycurgue, qui, ayant pris conscience de la futilité des trois constitutions, n'avait plus qu'à en créer une quatrième – mélange des trois – pour Sparte: la monarchie craignait le peuple et donc ne se transformait pas en tyrannie, le peuple à son tour craignait les gérontes, élus pour leurs qualités, et donc pour le bien d'autrui.

Mais ceci est une fable pour célébrer Rome. Car l'histoire de l'humanité est sous nos yeux, et Sparte ne vécut que le temps d'un instant, quant à Rome à son tour elle succomba dans la débauche et l'anarchie.

⁴ *Ibid.*, p. 273. «(...) chi si distingue per forza fisica e audacia dell'animo (...)»

⁵ *Ibid.*, p. 283. «Questa è l'evoluzione ciclica delle costituzioni, questa è la direzione data alle cose dalla natura, seguendo la quale lo stato delle costituzioni si trasforma, muta e torna di nuovo uguale a se stesso.»

2. *Distraire ou de la «venimeuse douceur»*

Distraire la multitude. Un peuple distrait s'oublie et oublie qu'il a faim, oublie qu'il est soumis au bon vouloir de quelques-uns ou d'une seule personne, peu importe, ce qui compte c'est l'oubli. Tyrannie ou démocratie, le peuple doit être distrait par autre chose. Machiavel l'avait bien compris puisqu'il conseillait au Prince:

Ma è necessario questa natura saperla bene colorire, et essere gran simulatore e dissimulatore: e sono tanto semplici li uomini, e tanto obediscano alle necessità presenti, che colui che inganna troverà sempre chi si lascerà ingannare⁶.

Se laisser tromper. La solution facile. Et puis, il y a ceux qui se laissent tromper conscients d'être trompés. C'est ceux que Julien Benda appelait les Clercs et dont il «célébrait» la trahison, du temps de la dictature mussolinienne: «On sait l'admiration de toute une armée de penseurs de tous pays pour le gouvernement italien qui met simplement hors la loi tous ses concitoyens qui ne l'approuvent pas.»⁷.

Et il continue:

L'exaltation de l'«État fort» se traduit encore chez le clerc moderne par certains enseignements dont on peut assurer qu'ils étonneraient profondément ses ancêtres, du moins les grands: 1° *L'affirmation des droits de la coutume, de l'histoire, du passé* (en tant, bien entendu, qu'ils consacrent les régimes de force) par opposition aux droits de la raison. [...] 2° L'exaltation de la *politique fondée sur l'expérience*,

⁶ Niccolò Machiavelli, *Il Principe con una scelta dei Discorsi* (a cura di E. N. Girardi), Brescia, La Scuola, 1967, p. 187.

⁷ Julien Benda, *La trahison des clercs* (1927), Paris, Grasset, 2003, p. 196.

entendez selon laquelle une société doit se gouverner par les principes qui ont prouvé qu'ils savent la rendre forte, et non par des «chimères» qui tendraient à la rendre juste⁸.

Autrefois, écrit Benda: «Grâce à eux [les clercs] on peut dire que, pendant deux mille ans, l'humanité faisait le mal mais honorait le bien. Cette contradiction était l'honneur de l'espèce humaine et constituait la fissure par où pouvait se glisser la civilisation.»⁹.

Aujourd'hui cela n'est plus, la fissure s'est bouchée à cause de la cécité de nos classes intellectuelles, cécité ou distraction, qui peut le dire, tel est l'enfermement dans la tour d'ivoire de leurs pensées et de leur réflexions à tel point que les lumières ne se reflètent plus à l'extérieur. Aucun reflet. Seule la nuit, la nuit des barbares. Déjà au XVI^e siècle, Etienne de la Boétie faisait un appel aux poètes, y compris à ses amis Baïf et Ronsard, pour qu'ils cessent de soutenir par des célébrations poétiques des pseudo-fantaisies que le peuple est prêt à croire: «(...) qu'ancore qu'ils naissent rois, si semble il qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le dieu toutpuissant avant que naistre pour le gouvernement et conservation de ce royaume.»¹⁰.

Les poètes aujourd'hui ont mieux à faire heureusement, que célébrer les hommes politiques – quoiqu'il existe encore en Angleterre le poète lauréat, payé par la

⁸ *Id.* pp. 196-197.

⁹ *Ibid.*, p. 127.

¹⁰ Etienne de la Boétie, *De la servitude volontaire ou Contr'un*, Paris, Gallimard, 1993, p. 115.

Monarchie, pour chanter la «gloire» des Windsor –, ils ont cependant eu des remplaçants, même s'ils n'ont pas la même épaisseur culturelle, et dotés d'une sensibilité assez différente: les journalistes, dont une très grande majorité est disponible à chanter les louanges du puissant – non plus roi, non plus tyran, mais omniprésent sur les écrans telle la caricature d'un petit Big Brother – en échange de prébendes ou d'une dignité visuelle et d'une renommée assurée auprès des cours des miracles du pays, appauvri culturellement et prêt à croire – comme les habitants de jadis, – aux contes les plus invraisemblables¹¹.

Mais revenons à la distraction et en particulier aux sports, sports où en général, ce qui compte n'est pas de participer, comme le soutenait de Coubertin, mais surtout de gagner. A ces nouvelles arènes, il faut ajouter le rire – les nouveaux cirques – et donc le spectacle devenu, tout simplement, endormeur, enchanteur de serpents. Du temps où Jean-Jacques Rousseau s'élevait contre la naissance d'un théâtre à Genève¹², allant carrément contre l'idée des Encyclopédistes qui voyait dans la comédie et le drame une manière d'éduquer le menu peuple, aujourd'hui – du moins en Italie – les théâtres ferment et seuls les spectacles télévisés, au rire bien gras, ont du succès. Dignes d'un plongeon dans le Léthé, ces émissions abrutissent le public et transforment l'essence

¹¹ Il me souvient d'un G quelque chose, où étaient réunis les hommes politiques les plus importants de la planète, et où le lendemain matin, en écoutant les infos à la radio j'avais découvert que le sommet qui paraissait destiné à se terminer d'une façon absolument négative avait été sauvé par l'homme politique français; un peu plus tard, à la radio italienne, j'avais appris que si la rencontre avait bien marché – et les résultats obtenus étaient positifs – le monde entier le devait à l'homme politique italien qui avait pris les choses en main. J'imagine qu'en écoutant les radios américaine, russe, anglaise ou japonaise, la même histoire se soit répétée, en modifiant juste le nom.

¹² Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à D'Alembert sur les spectacles*.

même du rire qui a perdu, la plupart du temps, la force de la désacralisation - le rire de Rabelais, par exemple, au monde renversé, régénérateur, comme l'a si bien décrit Bakhtine¹³ – est devenu une sorte de conformisme ricaneur. A part quelques exceptions – d'ailleurs assez rares sur les écrans télévisés – on rit sans penser, bêtement, ce qui est un peu le but de la caméra invisible, prototype du genre (que l'on vous impose, sans pitié, durant les voyages en avion, au gré d'une musique à la guimauve – comme fond sonore – d'un soi-disant new age angoissant, aux sonorités pseudo-calmantes et qui ont le don, toutefois, d'irriter). Avec quelques années de plus, on vous repropose le gag de l'arroseur arrosé des Frères Lumière, réitéré à l'infini, avec des rires factices.

La Boétie écrivait:

Les theatres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux, et autres telles droguerics c'estoient aus peuples anciens les apasts de la servitude, le pris de leur liberté, les outils de la tyrannie: ce moien, ceste pratique, ces allechements avoient les anciens tirans, pour endormir leurs subjects sous le joug¹⁴.

Rien de neuf donc. L'actualité de l'ami de Montaigne est vraiment inquiétante. Georges Perec, qui a perdu sa famille dans les camps d'extermination nazis a écrit un livre, *W ou le souvenir d'enfance*, dans lequel le narrateur raconte un voyage fait à *W*. Le récit est formé de plusieurs graphies, une en italique qui relate le voyage, une en caractères gras et une autre normale, qui est celle des souvenirs d'enfance ; il y a une

¹³ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais*, Paris, Gallimard, 1970.

¹⁴ La Boétie, *cit.*, p. 109.

explication à ce mélange: le *je* narratif, (l'auteur, le personnage? le narrateur? Perec?) aide le lecteur à comprendre: «(...) j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture; leur souvenir est mort à l'écriture; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie.»¹⁵.

La mort, le gazage de sa mère à Auschwitz, la mort de son père au cours de la Débâcle, en juin 1940, leur souvenir qui s'estompe et qui, à travers l'écriture, les fige et les fait revivre. Dans la deuxième partie du livre, *W*, l'île est décrite et ressemble étrangement à un camp de concentration. Marie Bornand remarque que la narration de l'île est faite au présent alors que les souvenirs de l'enfance sont au conditionnel:

Le choc des modes est violent: le récit d'enfance est fait sur le mode du conditionnel, car la condition de sa réalisation a manqué. Le récit de *W*, qui promet d'engager – enfin – le lecteur dans une histoire imaginaire complète, est aussitôt repris à l'indicatif présent et entièrement poursuivi sur ce mode et ce temps-là. Ce qui aurait dû rester dans l'univers de la fiction dérive et s'impose dans le domaine du réel¹⁶.

A *W*, il y a plusieurs villages et dans chaque village sont regroupés les habitants, mais la division majeure est faite entre le monde du sport (sportifs, «ceux dont l'activité est liée non aux individus, mais à leurs combats...»¹⁷ et «Les autres, ceux dont l'activité n'est pas ou n'est plus directement en rapport avec le Sport, c'est-à-

¹⁵ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975, p. 59.

¹⁶ Marie Bornand, *Témoignage et fiction, les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 186. Cf. Catherine Dana, *Fictions pour mémoire, Camus, Perec et l'écriture de la shoah*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 155-158.

¹⁷ Perec, *cit.*, p. 98.

dire principalement, les vieillards, les femmes et les enfants...»¹⁸. Inutile de rappeler que dans les camps totalitaires, ce groupe était destiné aux chambres à gaz. Ceux qui ne travaillaient pas, parce que trop faibles (le Sport = le Travail? le sport rend libre comme le travail?) ne survivaient pas.

«Le public des stades ne pardonne jamais à un Athlète d'avoir perdu, mais il ne ménage pas ses applaudissements aux vainqueurs. Gloire aux vainqueurs! Malheur aux vaincus!»¹⁹. Le lecteur est sous l'emprise du malaise, au fur et à mesure qu'il avance dans la lecture. Ce lieu, *W*, allégorie du camp d'extermination ressemble étrangement à la Colonie Pénitentiaire de Kafka²⁰ avec son crescendo absurde de la violence.

Marie Bornand rappelle que:

(...) l'allégorie du Sport est la clé de voûte du procédé rhétorique de séduction du lecteur. En effet, le modèle est celui de l'idéal olympique antique, où la célébration de la victoire est une gloire pour la cité tout entière. On rejoint ici les mécanismes de fonctionnement de l'idéologie totalitaire: créer un système rhétorique contraignant, englobant, non personnalisé du côté de l'instance émettrice, total du côté de l'instance de destination²¹.

Le malaise s'actualise, le sport, le totalitarisme, les dieux du stade, le triomphe de la volonté à la manière de Leni Riefenstahl, la compétition, les sculptures

¹⁸ *Id.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 119.

²⁰ Franz Kafka, *In der Strafkolonie*, 1914. A propos de cette violence, dans la même tonalité montante de l'angoisse, on peut également lire de Pierre Gascar, *Les Bêtes*, Paris, Gallimard, 1953, en particulier la nouvelle *Entre chiens et loups*, pp. 157-206.

²¹ Bornand, *cit.*, p. 189.

mussoliniennes, toute la rhétorique guerrière se cachant derrière le lexique sportif: «La fiction olympique nous rappelle ce que les idéaux à la gloire du corps comportent comme barbarie latente. Elle nous rappelle que ce culte païen des corps débouche sur le culte de la force [...]»²² écrit Anny Dayan Rosenman; elle cite aussi Claude Burgelin qui, étudiant l'œuvre de Perec, se souvient de Gilles Deleuze:

Peu à peu, le lecteur est immergé dans l'univers W caractéristique par son rapport à la Loi et c'est en cela que l'œuvre de Perec est d'une force saisissante. Claude Burgelin, analysant la société de W qu'il intitule «île sadienne», rappelle que, pour Gilles Deleuze, le sadique, plus qu'homme de loi, est homme d'institution. «*En effet, au-dessus des lois et autorisant leur transgression, il y a l'institution qui inspire ces lois et peut donc être amenée à les modifier en fonction de sa légitimité supérieure à toute loi*»²³.

Et enfin l'acceptation de tout ce spectacle, de toutes ces compétitions, d'une certaine façon, de la formation de l'esprit guerrier, de la distraction de masse, là aussi, réitérée à longueur de journées et d'ondes sur tous les écrans, chez soi, au café, dans les restaurants, dans les aéroports etc. Il suffit de penser à l'ampleur médiatique (bien sûr, l'argent d'abord) des championnats du monde de football, où le monde entier se fige (sauf les spéculateurs bien évidemment), les habitants semblant être atteints d'une maladie paralysante qui les condamne à grignoter des arachides devant la télévision. Dans les années 1970, Giorgio Gaber chantait: «e l'Italia giocava alle

²² Anny Dayan Rosenman, *W ou le souvenir d'enfance de G. Perec, une métaphore concentrationnaire et une étrange fable glacée ds La littérature des camps: la quête d'une parole juste entre silence et bavardage*, (sous la direction de Vincent Engel) «Les Lettres romanes», Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 1995, p. 189.

²³ Dayan Rosenman, *cit.*, pp. 186-187. Cf. également pour la citation en italique (*mais c'est nous qui soulignons*): Claude Burgelin, *Perec et la cruauté ds «Cahiers Georges Perec n°1: Colloque de Cerisy, juillet 1984*, Paris, P.O.L., 1985, pp. 31-49.

carte e parlava di calcio nei bars»²⁴ tandis qu'imperturbable la violence des bombes, des morts et des dictatures, se formaient dans l'ombre; c'était le temps de la Grèce des colonels, du Chili de Pinochet (les stades, encore) et des services secrets peu secrets, en Italie et un peu partout dans le monde. Aujourd'hui, nous traversons une des crises économiques les plus terribles de l'histoire: le populisme avance dans tous les pays européens, l'histoire n'a-t-elle rien enseigné?

Hannah Arendt nous met en garde; il est vrai, dit-elle, que «la normalité du monde normal constitue la protection la plus efficace contre la divulgation des crimes de masse totalitaires»²⁵, mais cela, comme l'histoire l'a prouvé, ne suffit pas, car ajoute-t-elle: «Nous savons encore moins combien de gens normaux autour de nous seraient prêts à accepter le mode de vie totalitaire – autrement dit à payer d'une considérable amputation de la durée de leur vie l'assurance que tous leurs rêves de carrière seront accomplis.»²⁶.

C'est ici que revient pressant le texte sur la servitude, aux échos terriblement contemporains:

Ce ne sont pas les bandes des gens a cheval, ce ne sont pas les compagnies des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui defendent le tiran; on ne le croira pas du premier coup, mais certes il est vray. ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le tiran: quatre ou cinq qui lui tiennent tout le pais en servage; tousjours il a esté que cinq ou

²⁴ Giorgio Gaber et Sandro Luporini, *La presa del potere in Dialogo tra un impegnato e un non so* (1972). Enregistrement public du spectacle présenté au Piccolo Teatro de Milan et au Politeama de Gênes, les 6-7-8 novembre 1972.

²⁵ Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, p. 241.

²⁶ *Ibid.*, p. 242.

six ont eu l'oreille du tiran, et s'y sont approché d'eus mesmes, ou bien ont été appelés par lui, pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les macquereaus de ses voluptés, et communs aus biens de ses pilleries²⁷.

Et de cinq ou six «élus» qui partagent ce pouvoir avec le tyran, nous dit le philosophe français, s'ajouteront, au fur et à mesure, les autres: «grande est la suite qui vient après cela.»²⁸.

Car il y a sûrement autre chose, comme le révèle Alexandre Soljénitsyne, quelques siècles plus tard, analysant la non rébellion aux diverses purges staliniennes au cours des années: «[...] Ce qui nous a fait défaut, c'est l'amour de la liberté. Bien avant, déjà, ce fut la prise de conscience de la véritable situation. Nous nous sommes épuisés en une explosion unique et effrénée, en 1917, pour nous HÂTER ensuite de faire notre soumission, pour trouver du PLAISIR à être soumis.»²⁹.

C'est aussi le reproche que fait l'écrivain Ermanno Rea à certains de ses concitoyens du passé, à la hâte spécieuse, d'avoir adhéré au régime dictatorial, tout en regrettant l'absence des trop rares Bartleby :

Il no! Ecco un monosillabo con il quale noi italiani abbiamo da sempre un rapporto difficile. Nel 1931, alla richiesta di giurare fedeltà al fascismo pena la decadenza dalla cattedra, soltanto dodici professori

²⁷ *Contr'un, cit.*, pp. 117-118.

²⁸ *Id.*

²⁹ Alexandre Soljénitsyne, *L'archipel du Goulag I*, Paris, Seuil, 1974, p. 17.

universitari su milleduecento furono capaci di pronunciare il fatidico *I would prefer not to* di melvilliana memoria³⁰.

3. *Etienne de la Boétie et le Contr'un*

L'actualité d'Etienne de La Boétie est surprenante:

[...] d'où il a pris [le tyran] tant d'yelx dont il vous espie, si vous ne les luy baillés? comment a il tant de mains pour vous fraper, s'il ne les prend de vous? les pieds dont il foule vos cités, d'où les a il s'ils ne sont des vostres? comment a il aucun pouvoir sur vous, que par vous? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous? que vous pourroit il faire, si vous n'estiés receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres à vous mesmes? vous semés vos fruicts, afin qu'il en face le degast; vous meublés et remplissés vos maisons, afin de fournir a ses pilleries; vous nourrisés vos filles afin qu'il ait de quoi saouler sa luxure; vous nourrissez vos enfants, afin que pour le mieulx qu'il leur scauroit faire, il les mene en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les faces les ministres de ses convoitises et les executeurs de ses vengeance; vous rompez a la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissés afin de le rendre plus fort et roide a vous tenir plus courte la bride: et de tant d'indignités que les bestes mesmes ou ne les sentiroient point, ou ne l'endureroient point, vous pouvés vous en delivrer si vous l'essaiés, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire³¹.

³⁰ Ermanno Rea, *La fabbrica dell'obbedienza. Il lato oscuro e complice degli italiani*, Milano, Feltrinelli, 2011, p.122.

³¹ Etienne de La Boétie, *De la servitude volontaire ou Contr'un*, (éd. de Nadia Gontarbert), Paris, Gallimard, 1993, pp. 87-88. La première traduction italienne est celle de Cesare Paribelli, publiée à Naples, en 1799, l'année de la Révolution napolitaine et a pour titre: *Discorso di Stefano della Boetie, della schiavitù volontaria o il Contra uno* (disponible sur la Toile); plus moderne celle qui a paru en 1979, *Discorso sulla servitù volontaria*, Milan, Jacabook (a cura di Luigi Geninazzi) et plus récemment, l'édition parue à Milan, en 2011, chez Chiarelettere, avec la traduction de Fabio Ciaramelli (déjà publiée chez La Rosa, Torino, 1995) avec une Introduction de Paolo Flores d'Arcais. Cf. Lucien-Anatole Prévost-Paradol, *Etude sur Etienne de La Boétie*, Périgueux, Bounet, 1864; et plus récemment, Massimo Laganà, *Un ami de Montaigne*, «Il Nostro Tempo e la Speranza», Nuova Serie, n. 6 (giugno 2011), pp. 18-22.

C'est tout le XX^e siècle et même le début du XXI^e qui se déroulent sous nos yeux, au fur et à mesure que l'on procède dans la lecture: une fois le tyran installé, il faudra des morts, des révoltes voire des révolutions et/ou des guerres pour s'en libérer. Il suffirait probablement de ne pas succomber au chant irritant des sirènes de la propagande et surtout de conserver l'esprit critique et le désir de liberté. Hitler a été voté, Mussolini aussi, les plus mesquins ont laissé faire pour de vulgaires intérêts, même les nations dites démocratiques ont fermé les yeux, c'est ce qui s'est passé, aujourd'hui, en ex-Yougoslavie, au Rwanda et ailleurs. La bête immonde n'est qu'assoupie:

Les camps ne sont pas seulement destinés à l'extermination des gens et à la dégradation des êtres humains: ils servent aussi à l'horrible expérience qui consiste à éliminer dans des conditions scientifiquement contrôlées, la spontanéité elle-même en tant qu'expression du comportement humain et à transformer la personnalité humaine en une simple chose, en quelque chose que même les animaux ne sont pas; car le chien de Pavlov qui, comme on sait, était dressé à manger, non quand il avait faim, mais quand une sonnette retentissait, était un animal dénaturé³².

Cette servitude dont parle La Boétie est-elle uniquement redevable du milieu politique, du fanatisme religieux, ou bien peut-elle être définie dans des contextes plus intimes tels que lieux de travail (ne parle-t-on pas également du harcèlement comme technique sadique et perverse pour instaurer et/ou renforcer son propre

³² Hannah Arendt, *cit.*, p. 243.

pouvoir, y compris le harcèlement sexuel?³³), groupes sociaux, sectes religieuses, quartiers des grandes villes?

Mais tout d'abord, qui était Etienne de La Boétie et pourquoi a-t-il écrit cet essai?

Et surtout, faut-il croire à Montaigne, quand il affirme qu'il ne s'agit là, que de l'exercice stylistique d'un jeune étudiant, encore adolescent? Prudent Montaigne – les temps sont ceux qu'ils sont – qui écrit dans le chapitre XXVIII des *Essais*, dédié à son ami, *De l'amitié*:

Je me suis avisé d'en emprunter un d'Etienne de la Boétie, qui honorera tout le reste de cette besogne. C'est un discours auquel il donna nom *La servitude volontaire*, mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptisé *Le Contre Un*. Il l'écrivit par manière d'essai, en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pièce à mains des gens d'entendement, non sans bien grande et méritée recommandation: car il est gentil et plein ce qu'il est possible³⁴.

Paul Bonnefon à qui l'on doit une importante édition critique des *Œuvres Complètes* de La Boétie, dans son *Introduction*, laisse sous-entendre que s'il y a confusion dans les dates de création de l'ouvrage, cela est dû à Montaigne qui, sciemment, a voulu confondre le tout, pour mieux argumenter sa théorie de l'exercice de rhétorique conforté par la jeunesse de son auteur:

³³ «Par harcèlement sur le lieu de travail, il faut entendre toute conduite abusive se manifestant notamment par des comportements, des paroles, des actes, des gestes, des écrits, pouvant porter atteinte à la personnalité, à la dignité ou à l'intégrité physique ou psychique d'une personne, mettre en péril l'emploi de celle-ci ou dégrader le climat du travail.»; Marie-France Hirigoyen, *Le harcèlement moral*, Paris, La Découverte et Syros, 1998, coll. «Pocket», p. 67. D'après cette description, nous ne sommes pas loin des méthodes nazies ou staliniennes ou celles d'un quelconque régime dictatorial, utilisées aux dépens de l'humanité.

³⁴ Michel de Montaigne, *Essais* Livre I, Paris, Gallimard, 1965, p. 263.

C'est plutôt le souci du sentiment de la postérité pour La Boétie qui a inspiré Montaigne, rajeunissant ainsi l'auteur du *Contr'un*. Pour atténuer l'impression, sans doute défavorable, que la vigueur du langage de La Boétie pouvait faire sur les esprits réfléchis, Montaigne a mis sur le compte de la fougue et de l'âge les écarts de parole de son ami. L'excuse est généreuse. Elle est juste dans ce cas. Mais il semble que Montaigne l'ait poussée trop loin. Les faits le contredisent, et nous savons que le *Contr'un*, s'il fut composé dans l'extrême jeunesse de La Boétie, fut revu plus tard par un esprit moins adolescent³⁵.

Nous rappellerons, très rapidement, que La Boétie est né près de Bordeaux en 1530 et qu'il est mort en 1563, à l'âge de 32 ans. C'est à Orléans, alors qu'il fréquentait l'université, où il passera sa licence en droit en 1553, qu'il aurait écrit la *Servitude*. L'ouvrage paraîtra en 1574, sans le nom de l'auteur.

Certains exégètes suggèrent que ce qui poussa le jeune homme à écrire son traité fut probablement le fait que le roi de France Henri II augmentât les impôts en Guyenne, en particulier la gabelle, l'impôt sur le sel, et que cela provoqua, dans toute la région, des révoltes, immédiatement écrasées dans le sang par le connétable de Montmorency, sur l'ordre du roi. La Boétie, probablement, à l'époque est absent de sa province, cependant il semblerait bien être au courant de ce qui se passe chez lui. D'aucuns, cités et analysés par Nadia Gontarbert, voient dans la *Servitude*, non pas un pur traité académique, mais un vrai traité politique, et bien que La Boétie «n'appelle pas à la modification du système de gouvernement»³⁶, il reste cependant le

³⁵ Paul Bonnefon, *Introduction aux Oeuvres Complètes d'Estienne de La Boétie*, Bordeaux-Paris, Gounouilhou-Rouam, 1892, p. XXXVII.

³⁶ Nadia Gontarbert, *Préface à de la servitude*, cit., Gallimard, p. 39.

fait que, selon l'ethnologue Pierre Clastres, cité par Gontarbert, «ce à quoi le texte s'efforcerait de répondre, c'est au mystère que représente la persévérance des individus non pas à subir, mais à produire, par leur volonté, un tel état de fait.»³⁷. De même, le sociologue Claude Lefort, analysant aussi «l'instant, aussi décisif que mystérieux, qui a vu naître un système oppressif» suggère qu'«il importe de prêter attention à la fonction du langage qui dans *La S.v.* manifeste autant qu'elle supporte l'analyse du rapport d'asservissement et fait du texte à la fois un discours politique et un discours *sur* le politique. [...] ainsi la distinction entre «roi» et «tyran» se trouve abolie [...]»³⁸.

C'est donc à travers le langage que le «tyran» renforce son pouvoir, et c'est cela qui fait qu'à la mort du tyran, le peuple le regrette, malgré tout, «se souvenant de ses jeux et de ses festins»³⁹ comme écrit Corneille Tacite en parlant de Néron, car c'est un peuple encore drogué par la «venimeuse douceur qui envers le peuple Romain sucra la servitude»⁴⁰ que Jules César leur injecta.

Comme le rappelle Paul Bonnefon, il n'y a pas de conclusion au *Contr'un*: «Pour faire un pamphlet et pour être logique avec son œuvre, conçue dans ce sens, La

³⁷ *Ibid.*, p. 42.

³⁸ *Ibid.*, p. 43. Nous renvoyons au *Discours de la servitude volontaire*, édition Payot, Paris, 1976, avec, entre autres, les textes de Pierre Clastres et Claude Lefort.

³⁹ *Contr'un*, cit., p. 110.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 111.

Boétie aurait dû conclure au régicide»⁴¹. Mais La Boétie s'éloigne de cette conclusion sanguinaire – pourtant présente au XVI^e siècle, chez d'autres auteurs – car «c'eut été donner, par avance, le plus formel démenti à sa conduite, complètement consacrée à sauvegarder la justice et la paix»⁴², sa devise, qu'il insérait auprès de sa signature, étant *Pax et Lex*.

A ce propos, dans l'effort de conciliation de notre Auteur, il nous faut signaler également la découverte que fit Paul Bonnefon à la bibliothèque Méjane, à Aix-en-Provence, d'un Mémoire anonyme qu'il attribua à La Boétie⁴³ et qu'il publia en 1917, dans la «Revue d'Histoire Littéraire de France» et ensuite, dans un volume comprenant le *Discours de la servitude volontaire*, une lettre de Montaigne à son père sur la mort de son ami et ce Mémoire dénommé d'après le manuscrit, *Mémoire touchant l'édit de Janvier 1562*; cette édition, toutefois, fut complétée et publiée par Gonzague Truc en 1922, à cause de la mort survenue de Paul Bonnefon⁴⁴. Ce

⁴¹ Bonnefon, p. XXXIX.

⁴² *Id.*

⁴³ Montaigne dans les *Essais* écrit : «Mais il n'est demeuré de lui que ce discours, encore par rencontre, et crois qu'il ne le vit onques depuis qu'il lui échappa, et quelques mémoires sur cet édit de Janvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encore ailleurs peut-être leur place.»; *cit.*, p. 264.

⁴⁴ Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* suivi du *Mémoire touchant l'édit de janvier 1562*, Paris, Bossard, 1922 (cette édition Bonnefon-Truc offre un texte à l'orthographe modernisée). Une nouvelle édition (calquée sur l'orthographe du manuscrit) a paru en 1983, éditée par Malcom Smith qui en change le titre (reprenant une partie de la première phrase du manuscrit), avec un appareil critique très riche mais aussi avec un certain parti pris contre l'édition Bonnefon-Truc et qui fait de l'auteur du *Mémoire* un homme peu tolérant (ce qui détonne avec ce que nous savons de La Boétie). Etienne de la Boétie, *Mémoire sur la pacification des troubles* (éd. de Malcom Smith), Genève, Droz, 1983. Cf également l'article de Géralde Nakam, à propos de cette édition, *Estienne de La Boétie, Mémoire sur la pacification des troubles* in «Bulletin de

Mémoire nous montre La Boétie, préoccupé par l'atmosphère d'intolérance sévissant dans le pays et qui considère peu efficace l'édit⁴⁵ promulgué par le roi Charles IX, encore très jeune – et de fait sous l'influence de sa mère Catherine de Médicis et du ministre Michel de L'Hospital – jugeant que deux religions comportent trop de risques pour le pays. « Nulle dissension n'est si grande ni si dangereuse que celle qui vient pour la religion »⁴⁶ écrit le philosophe et aussi suggère-t-il qu'il n'en existe qu'une, la catholique, mais que celle-ci soit réformée, dans une vision presque calviniste⁴⁷. Enfin, il a surtout prié de cesser toute forme d'intolérance et de punir non le choix de la religion mais les excès, la violence, de part et d'autre. Le *Mémoire* donc se situe dans l'esprit du *Discours* car s'il doit y avoir punition il faut que celle-ci soit laissée aux différents parlements et non aux gouverneurs des provinces. La pluralité permet une plus grande justice.

Ainsi, pour en revenir au *Discours*, ce n'est donc pas un pamphlet mais ce n'est pas non plus l'exercice d'un étudiant ingénu et inexpert. S'il «décrit plus volontiers

l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance», n° 20, 1985, pp. 62-66. Et l'article de Maurice Rosset, *La Boétie. Discours de la servitude volontaire suivi du Mémoire (inédit) touchant l'édit de janvier 1562*, in «Revue d'histoire de l'Eglise de France», vol. 10, n° 47, 1924, pp. 214-219 (articles disponibles en ligne sur «Persée»).

⁴⁵ L'édit ordonne aux protestants de restituer aux catholiques les églises occupées mais leur permet de pratiquer leur culte en dehors des villes.

⁴⁶ La Boétie, *Mémoire*, p. 120.

⁴⁷ «Qui a rompu cette paix et mis toute l'Europe en combustion? L'un nommera Martin [Luter], l'autre Zwingle [...] Le mal se couvait devant que ceux-là naquissent [...] Ainsi il est aisé à connaître que l'Eglise, étant long temps y a, merveilleusement corrompue d'infinis abus, survenus tant par la longueur du temps que la dissolution des mœurs, ne pouvant plus elle-même se contenir en soi et s'étant venue la maladie en son entière maturité, elle a rencontré ces gens-là, toute assurée, si elle n'eut trouvé ceux-là, d'en trouver d'autres.»; *Ibid.*, pp. 108-109.

les effets de la servitude qu'il n'en recherche les causes et n'en indique les remèdes»⁴⁸, il est indéniable, cependant, qu'il s'agit d'«un cri éloquent contre la tyrannie»⁴⁹ et l'injustice, et l'on comprend, dès lors, que les Protestants s'en soient accaparé, ainsi que le siècle des Lumières et le XIX^e siècle. Quoi de plus vrai, en effet, si l'on regarde à notre histoire récente:

toutesfois voians ces gens la qui nacquetent le tiran pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelque fois pitié de leur sottise. Car à dire vrai qu'est ce autre chose de s'approcher du tiran, que se tirer plus arriere de sa liberté, et par maniere de dire serrer a deus mains et embrasser la servitude?⁵⁰.

N'est-ce pas là la description, hélas, parfaite de ce que Primo Levi dénommait la «zona grigia»: «[...] col potere veniamo a patti, volentieri o no, dimenticando che nel ghetto siamo tutti, che il ghetto è cintato, che fuori del recinto stanno i signori della morte, e che poco lontano aspetta il treno»⁵¹?

Prévost-Paradol, au XIX^e siècle, parle de résignation:

C'est ce genre de résignation qui s'est appelé dans tous les temps et dans toutes les langues, *préférer la servitude à l'anarchie*; et cette expression si familière n'exprime pas autre chose qu'un certain désespoir de dégager l'obéissance raisonnable et nécessaire de l'obéissance déréglée et honteuse avec laquelle on l'a trop habilement confondue. Ce désespoir ou, si l'on veut, cette défiance d'eux-mêmes et de la fortune poussée jusqu'à la résignation que les honnêtes gens

⁴⁸ Bonnefon, p. XLII.

⁴⁹ *Id.*

⁵⁰ *Contr'un, cit.*, p. 120.

⁵¹ Primo Levi, *I sommersi e i salvati*, Torino, Einaudi, 1986, p. 52.

peuvent ressentir est donc le fondement véritable de toute tyrannie qui subsiste un certain temps sur la terre⁵².

Nous revenons dans une zone d'ombre, en quelque sorte, dangereusement vers la zone grise. Tout cela prête à méditer sur la fragilité humaine ou l'opportunisme. Qui peut en décider? Résignation, curieusement, crée un lien synonymique avec ces deux termes.

4. De quelques synonymes

Dans le *Contr'un*, le terme qui revient le plus est le mot *tyran*, 51 fois exactement⁵³ ; nous pouvons ainsi parler d'hyperonyme que nous placerons au centre de notre constellation, et *maître*, *prince*, *roi* et *empereur* en seront les hyponymes.

Si nous prenons individuellement chacun de ces termes, nous nous apercevons qu'il n'y a aucune relation synonymique entre eux. Le tyran semble plutôt synonyme de dictateur, de despote (du grec *despotès* = maître de la maison), et donc dictature = tyrannie = totalitarisme. Bien sûr, il y a dans la lexie *tyran*, par rapport à dictateur, une connotation liée à un monde passé même si *dictateur*, nous dit le *Robert Historique*, connote en soi également le passé, mais dans l'imaginaire collectif, il s'agit plutôt d'un passé récent. *Dictateur* «est emprunté sous la forme *dictator* (1213) puis *dictateur* (av. 1380) au latin *dictator* qui désignait le magistrat unique investi de

⁵² Prévost-Paradol, *cit.*, p. 10.

⁵³ Gontarbert, *cit.*, p. 177.

tous les pouvoirs dans certaines circonstances graves, sous la République. Ce mot est formé sur *dictum*, supin de *dictare* (→ dicter)»⁵⁴.

Ce n'est qu'au XVI^e siècle, d'abord ironiquement, puis au XVIII^e qu'il prit le sens moderne de personne qui a pris le pouvoir. Curieusement, ces premiers dictateurs étaient ceux qui dictaient les *Ars dictaminis*, au XII^e siècle et devaient connaître la grammaire, la dialectique et la rhétorique⁵⁵.

Autre chose curieuse, c'est qu'à côté de ces substantifs apparaît bien souvent l'épithète *éclairé*: despote éclairé, prince, roi etc. Oxymore s'il en est! quoi de plus éloigné que la lumière de l'obscurité?

Paul Bonnefon écrit: «C'est là un extrême malheur, comme l'écrit La Boétie, d'être sujet d'un maître, d'autant qu'on ne peut jamais être assuré qu'il sera bon, puisqu'il est en sa puissance d'être mauvais quand il le voudra.»⁵⁶.

Ce qui, sémantiquement, aligne dans un même diagramme les hyponymes du pouvoir-tyrannie et les rend synonymes. Face au tyran, nous trouvons les sujets ou le peuple auxquels La Boétie suggère:

Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez, ou l'esbranliés, mais seulement ne le soutenés

⁵⁴ *Le Robert dictionnaire historique de la langue française*, (sous la direction d'Alain Rey), Paris, Robert, 1992.

⁵⁵ Cf. James J. Murphy, *La retorica nel medioevo*, Napoli, Liguori, 1983. Je me permets de renvoyer également à mon article *De la lettre considérée comme un long dialogue*, ds «Nuova Europa», n° 16-17, Reggio Calabria, décembre 2006-maggio 2007, p. 17.

⁵⁶ Bonnefon, *cit.*, p. XLII.

plus, et vous le verres, comme un grand colosse a qui on a desrobé la base, de son pois mesme fondre en bas et se rompre⁵⁷.

Est-ce vraiment possible? Staline et Hitler ont disparu pour d'autres raisons et de plus, le nazisme et le stalinisme, sous des formes diverses, sont restés. Et s'il est vrai que dans les «paisibles» Etats-Unis d'Amérique Thoreau pouvait célébrer la désobéissance civile⁵⁸, dans l'Allemagne nazie un seul geste suffisait pour vous conduire dans un camp. Hannah Arendt fait, cependant, une différence entre dictature et régime totalitaire:

(...) le régime totalitaire transforme toujours les classes en masses, substitue au système des partis, non pas des dictatures à parti unique, mais un mouvement de masse, déplace le centre du pouvoir de l'armée à la police, et met en œuvre une politique étrangère visant ouvertement à la domination du monde⁵⁹.

Au-delà des différences qu'il peut y avoir, d'un pays à l'autre, d'un système à l'autre, ce qui apparaît évident c'est la suprématie de Un contre tous, par tous les moyens, police ou armée ou police secrète ou mercenaires. En cela, le texte de La Boétie reste tragiquement actuel, sans que nous puissions comme autrefois, donner de véritables réponses, car probablement il n'y en a pas. Face à l'autocratie voire

⁵⁷ *Contr'un*, p. 88.

⁵⁸ «C'è pochissima virtù nell'azione di masse di uomini. Quando, alla fine, la maggioranza voterà per l'abolizione della schiavitù sarà perché o la schiavitù non gli interessa più o ne sarà ormai rimasta molto poca da abolire. Ma allora la *maggioranza* sarà la nuova massa di schiavi. Solo il voto di chi afferma con esso la propria libertà può affrontare l'abolizione della schiavitù.»; Henry David Thoreau, *La disobbedienza civile* [*Civil disobedience*, 1849; traduzione di Piero Sanavio], Milano, 2010, RCS, p. 25.

⁵⁹ Arendt, *cit.*, p. 281.

l'oligarchie des uns, la révolte des autres doit se mettre en marche mais, souvent, le changement est pire: Louis XVI a cédé sa place à la Terreur. Le texte sur la *Servitude* reste ce qu'il est: une longue méditation sur l'homme et sur son être. La recherche de la servitude est ce qui devrait préoccuper le plus, ajoutons-y, la zone grise, et les chiens de garde⁶⁰ et, plus modestement, l'arrivisme qui peuvent faire basculer rapidement la normalité vers un état de déshumanisation. Le pouvoir en tant que pouvoir n'existe pas, il faut d'abord y voir une raison économique: l'argent. Depuis toujours, c'est l'argent qui fait bouger le monde, même les nazis avaient pour but – du moins, un des principaux – celui de s'enrichir, comme l'a écrit si bien l'historienne Germaine Tillion l'expliquant à ses camarades de déportation:

Mon exposé comprenait quelques vues sur l'extermination et le travail, il se poursuivait avec des détails chiffrés sur notre location à des usines (avec déductions prévues pour le gardiennage, notre nourriture et nos hardes, également chiffrées), il s'étendait longuement sur les bénéfiques reversés par le camp à Himmler, et il se terminait avec les «transports noirs», c'est-à-dire l'extermination finale. [...]

⁶⁰ Cf. «Il y a présentement ce qu'on appelle une crise dans le monde. C'est comme un de ces grands événements épidémiques qui survenaient au Moyen Age et qui traversaient les pays. Et tous les hommes connaissaient la peur. Cette crise est arrivée au moment même où le monde se sentait de nouveau prospère et confiant [...] Que font ici cependant les hommes qui ont pour profession de parler au nom de l'Intelligence et de l'esprit? Que font ici les penseurs de métier au milieu de ces ébranlements? Ils gardent encore leur silence. [...] Il faudra peut-être des années aux philosophes pour s'apercevoir vraiment que dans la France comme dans le reste du monde, une certaine économie, une certaine politique, une certaine civilisation sont en train de mourir [...]»; Paul Nizan, *Les chiens de garde*, Marseille, Agone, 1998, pp.131-138. A côté (à la place?) des philosophes des années 1930 aujourd'hui, nous devrions, comme l'a remarqué aussi Serge Halimi (dans *Les nouveaux chiens de garde*), y placer les journalistes, du moins, certains. Ceux-ci détiennent le pouvoir de manipuler l'opinion publique et ils semblent se bercer sur des théories fumeuses empruntées à des mots qui ont vieilli comme *libéralisation*, *capital humain*, *négociation*, *régulation*, *consommateurs*, *flexibilité*, *consensus* etc. (Christian Delporte cite le mot d'«eurobaragouin» pour vanter l'appartenance à un soi-disant libéralisme qui a détruit bien des familles. Cf. Serge Halimi, *Les nouveaux chiens de garde* (1997), Paris, Raisons d'Agir, 2005; Christian Delporte, *Une histoire de la langue de bois*, Paris, Flammarion, 2009, pp. 310-311; et l'inoxydable Walter Lippmann, *L'opinione pubblica*, Roma, Donzelli, 1995.

Comprendre une mécanique qui vous écrase, démonter mentalement ses ressorts, envisager dans tous ses détails une situation apparemment désespérée, c'est une puissante source de sang-froid, de sérénité et de force d'âme. Rien n'est plus effrayant que l'absurde⁶¹.

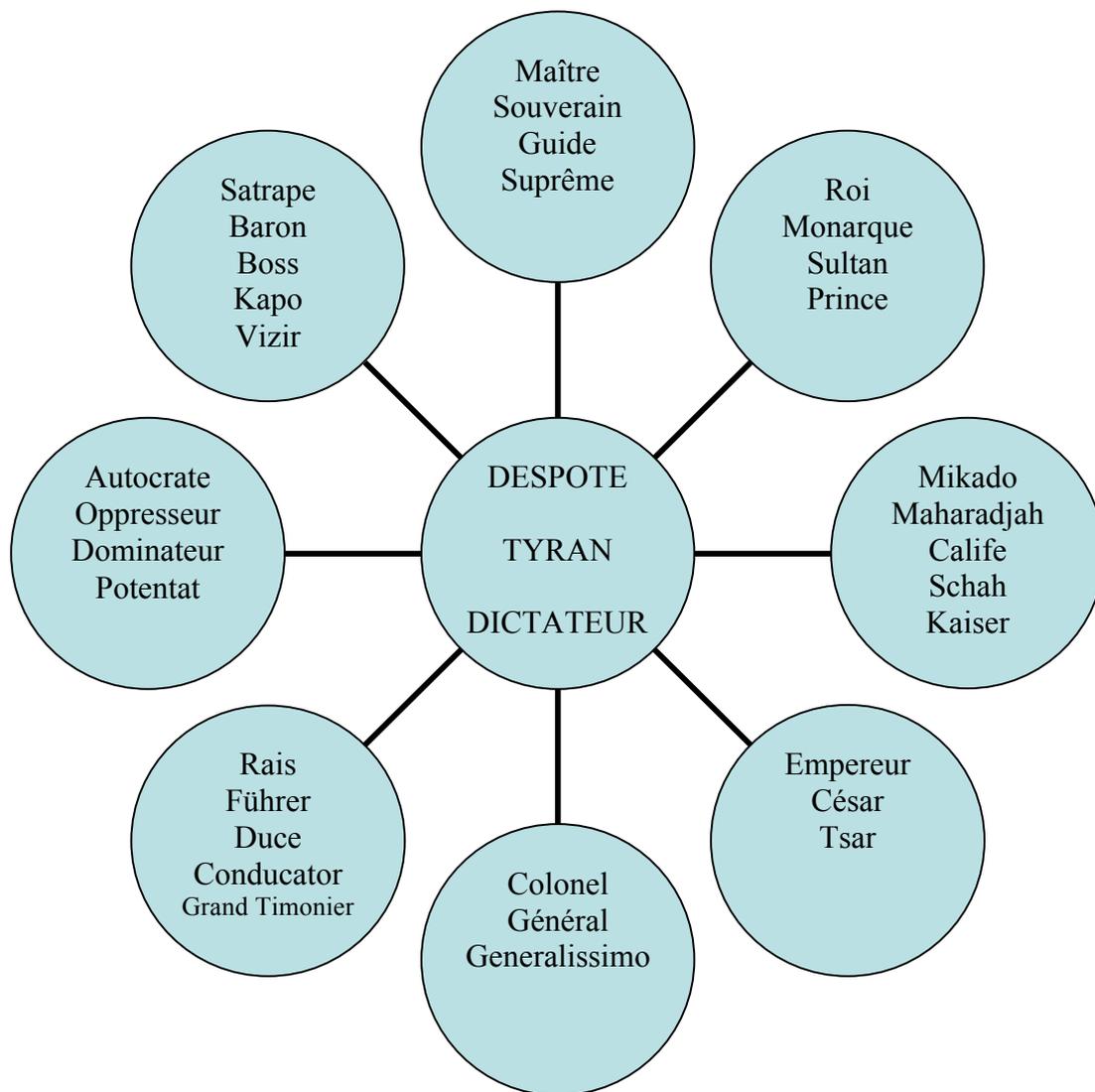
Indissoluble est donc le lien entre argent et pouvoir qui ne peut se terminer que sur un état de tyrannie, de n'importe quel genre. Et c'est aussi pour cela que nos démocraties actuelles sont imparfaites, il s'agit là, souvent, d'une ploutocratie qui se partage sur le dos de la plupart des habitants des richesses illimitées. Et c'est aussi pour la même raison qu'aujourd'hui on parle également de dictature médiatique, car posséder l'information (Goebbels docet) signifie manipuler les esprits.

La sémantique de la tyrannie passe également à travers les substantifs de *manipulation* et de *richesse*. C'est une sorte d'ouroboros maléfique. C'est le cycle perpétuel dont parlait Polybe et c'est le cri de coeur de La Boétie. Dans le monde actuel où les sirènes populistes se sont mises à chanter les refrains habituels de sécurité, crise, émigration etc., alors que, comme le rappelle Myriam Revault d'Allonnes : «(...) le populisme s'adresse toujours à l'émotivité plus qu'à la réflexion, à l'immédiateté et à la réactivité plus qu'à la distance requise par le jugement»⁶², il est important de redonner à tous les mêmes moyens de discernement: «En un sens, toute démocratie est aux prises avec ce paradoxe: il est juste que tous

⁶¹ Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1973, coll. « Points », p. 217.

⁶² Myriam Revault d'Allonnes, *Le «peuple» existe-t-il?*, «Le Monde», vendredi 15 juillet 2011, p. 14.

soient égaux mais comment faire quand les compétences, elles, ne le sont pas?»⁶³. Et seulement alors les conseils d’Etienne de la Boétie pourront être mis en pratique. Seulement alors, un seul ne pourra plus gouverner, sans la censure démocratique des autres.



⁶³ *Id.*

La Boétie donne la suivante explication: «Il y a trois sortes de tirans, les uns ont le Roiaume par election du peuple; les autres par la force des armes; les autres par succession de leur race.»⁶⁴.

Il nous faut citer encore une fois Soljénitsyne, avec une citation un peu longue mais qui mérite le détour, car elle dévoile habilement le mécanisme du pouvoir du tyran (ou du pouvoir tout court):

Et voici comment les choses se passaient, voici un petit tableau de ces années-là. Une conférence du parti [...] Elle est présidée par le nouveau secrétaire [...]. A la fin de la conférence, adoption d'une motion de fidélité au camarade Staline. Bien entendu, tous se lèvent (de même que, tout au long de la conférence, tout le monde a bondi de son siège à chaque mention de son nom). Des «applaudissements frénétiques se transformant en ovation» éclatent dans la petite salle. Pendant trois, quatre, cinq minutes, ils persistent dans leur frénésie et continuent à se transformer en ovation. Mais déjà les mains commencent à faire mal. Mais déjà les bras s'engourdissent à force d'être levés. Mais déjà les hommes d'un certain âge s'essoufflent. Mais déjà même ceux qui adulent sincèrement Staline commencent à trouver cela d'une insupportable stupidité. Cependant, qui osera s'arrêter *le premier*? C'est le secrétaire du comité départemental qui pourrait le faire, lui qui est debout à la tribune et vient de lire la motion. Mais il est tout récent, il remplace un *coffré*, lui-même a peur! Car, dans cette salle, parmi ceux qui sont debout et qui applaudissent, il y a des membres du NKVD: et ils surveillent *qui* cessera le premier!.... Et dans cette petite salle perdue, perdue pour le Chef, les applaudissements se prolongent pendant six minutes! sept minutes! huit minutes!... Ils sont morts! Ils sont fichus! Maintenant ils ne peuvent plus s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils tombent d'une crise cardiaque! [...] A la onzième minute, le directeur de la fabrique de papier prend un air affairé et s'assied à sa place. O miracle! où est passé l'indescriptible et irrésistible enthousiasme général? Tous s'arrêtent comme un seul homme au même claquement de main et s'asseyent à leur tour. Ils sont sauvés. L'écureuil a eu l'idée de sortir de la roue!... [...] La nuit même, le directeur de la fabrique est arrêté. On n'a pas de mal à lui coller dix ans pour un tout autre motif⁶⁵.

⁶⁴ *Contr'un, cit.*, p. 93.

⁶⁵ Soljénitsyne, *cit.*, p. 58.

5. *Les nouveaux mondes: fiction ou réalité?*

Nadia Gontarbert remarque que «l'un des thèmes les plus obsédants de la Servitude volontaire est bien celui du masque derrière lequel se cachent les gouvernants afin de mieux tromper la confiance de leurs sujets.»⁶⁶.

Le masque passe également à travers la parole. La parole qui devrait permettre aux hommes de communiquer trompe la plupart du temps, quand elle est utilisée pour d'autres fins que le bien public. Et puis, il y a l'appauvrissement des mots, à travers des spectacles débiles et un nouvel imaginaire, on modifie anthropologiquement, comme disait Pasolini, les hommes, il faut rendre le tout apparemment plus simple pour ne plus rien dire. Ne plus rien dire, c'est limiter et l'esprit et la liberté. Moins l'on pense et plus l'on peut profiter de nous. Simplifier la phrase, l'énoncé, c'est simplifier la pensée. L'analphabétisme est de retour, et non seulement dans les bas quartiers de la Ville.

Dans la grande Académie de Lagado, Swift raconte que:

Il primo progetto consisteva nel ridurre tutte le parole polisillabiche a monosillabi, espungendo verbi e participi dal lessico, visto che tutte le cose immaginabili non sono che nomi.

L'altro era un progetto schematico per abolire completamente le parole. Esso veniva caldamente proposto per i vantaggi che procurava alla salute e alla celerità della comunicazione. Infatti ogni parola che pronunciamo provoca in certo grado un'azione corrosiva nei polmoni, contribuendo ad abbreviarci la vita⁶⁷.

⁶⁶ Gontarbert, *cit.*, p. 176.

⁶⁷ Jonathan Swift, *I viaggi di Gulliver* (1726) (trad. d'Attilio Brilli), Milano, Garzanti, 1975, p. 171.

Merveilleux écrivains qui savent voir ce que les autres ne voient pas, qui donnent à voir les mondes à venir ou qui sont déjà, et utilisent pour cela, admirablement, l'ironie et la satire. On rit ou plutôt on ricane, car l'amertume est éternellement présente, l'amertume des marionnettes que l'on range dans des caisses après le spectacle, quand les lumières sont éteintes, quand l'obscurité a envahi la scène.

Dans un monde ascétique et mathématique, Zamiatine nous montre quel peut être le chemin à prendre pour affronter la froideur des temps, avec tous les risques que l'on court, bien entendu:

- Ça va mal. Il s'est formé une âme en vous. Une âme? Quel mot étrange et depuis longtemps oublié!
- C'est... très grave? balbutiai-je.
- Incurable, tranchèrent les ciseaux. [...]
- Qu'est-ce qu'il y a? Quoi, une âme? Vous dites bien une âme? Qu'en savez-vous? Nous arriverons au choléra si ça continue. Je vous ai dit – il donna un coup de corne à son mince confrère – je vous ai dit qu'il fallait leur extirper l'imagination, à tous sans exception [...]⁶⁸.

Les héros des récits que créent ces écrivains, en général, sont destinés soit à succomber, soit à fuir continuellement. S'opposer aux tyrannies, de toutes sortes, comporte bien évidemment des dangers et des conséquences. Zamiatine, opposé à Staline, dut émigrer; Werner Krauss, écrivain par hasard et prisonnier des nazis, réussit malgré tout à composer, en prison, au risque de sa vie, le roman *Die*

⁶⁸ Eugène Zamiatine, *Nous autres* (1920), (traduit du russe par B. Cauvet-Duhamel), Paris, Gallimard, 1971, p. 97 et p. 99.

*Passionen der halykonischen Seele*⁶⁹, *Les Passions de l'âme halykonienne*. Comme le souligne Robert Kahn: «Métaphoriquement les jours alcyoniens [d'où le néologisme halykonien] signifient une période de calme plat, quand aucune tempête ne peut avoir lieu. Krauss en utilisant cette expression critique le mythe de l'intériorité cher à la tradition philosophique allemande, cette tradition qui a permis, selon lui, l'arrivée du nazisme.»⁷⁰:

Consigne CII 857: Ce que chaque Halykonien doit savoir: §1: Chaque Halykonien a le droit illimité de tirer de l'oxygène de l'air, gratuitement, jour et nuit. §2: Tousser, éternuer, se gratter, bailler et autres actions réflexes discrètes et faites avec mesure restent licites⁷¹.

En général, ces mondes où la liberté est consciencieusement massacrée, utilisent le mot *bonheur* et le masquent, l'attifant de concepts apparemment nouveaux, le transforment. Leur bonheur est une supercherie comme celui de *l'avenir radieux* et autres slogans que les livres d'histoire et de propagande ont répétés au fil des années.

Zamiatine encore:

Mais vous, rougissez! Les Gardiens voient vos sourires et entendent vos soupirs de plus en plus fréquents. Voilez-vous la face: les historiens de l'état Unique demandent des congés pour ne pas avoir à consigner des événements honteux.

Mais ce n'est pas de votre faute: vous êtes malades. Votre maladie, c'est l'imagination.

C'est un ver qui creuse des rides noires sur vos fronts. C'est une fièvre qui vous oblige à courir plus loin, bien que ce «plus loin»

⁶⁹ Werner Krauss, *PLN: Die Passionen der halykonischen Seele*, Frankfurt, Klostermann, 1946. Le livre n'est traduit ni en italien ni en français. Avis aux traducteurs.

⁷⁰ AA.VV., *L'écriture emprisonnée* (sous la direction de Jacques Rancière et Judit Maar), Paris, L'Harmattan, 2007, p. 101.

⁷¹ *PLN*, p. 37, cité par Kahn, *cit.*, p. 104.

*commence où finit le bonheur. C'est la dernière barricade sur le chemin du bonheur*⁷².

Appauvrir la langue, brûler les livres, et surtout emprisonner les poètes et les intellectuels; à des degrés différents, bien entendu, selon le lieu, l'époque et l'organisation de l'Etat, mais pour renforcer le pouvoir de l'Un, des Quelques-uns, il faut en passer par là:

- Je n'appartiens pas à votre monde, dit Montag, d'une voix lente. je n'ai jamais été qu'un imbécile.
- Peu importe. Nous avons commis des erreurs estimables, sinon nous ne serions pas ici. Quand nous étions isolés, chacun de notre côté, la fureur seule était notre lot. J'ai frappé un pompier venu brûler ma bibliothèque, il y a des années. Depuis, je suis toujours en fuite. Voulez-vous vous joindre à nous Montag?⁷³.

C'est ce que disait déjà La Boétie, il suffit de se mettre ensemble pour que la tyrannie tremble. La fiction ne fait qu'interpréter la réalité.

Abrutir les personnalités par tous les moyens, mystifier la réalité, là où la violence triomphe, l'utiliser à ses propres profits, comme dans le célèbre roman d'Anthony Burgess qui décrit une société, apparemment caricaturale, mais qui est simplement prémonitoire:

On vous a changé et vous n'êtes plus un être humain. Vous avez perdu la faculté de choisir. Vous êtes condamné à des actes admissibles aux yeux de la société, changé en petite machine uniquement capable de faire le Bien, Ah! je vois clair dans tout cela – eux et leur fausse histoire de conditionnements marginaux. La musique et l'acte sexuel,

⁷² Zamiatine, p. 181.

⁷³ Ray Bradbury, *Farhenheit 451*, (Trad. d'Henri Robillot), Paris, Denoël, 1955, pp. 174-175.

la littérature et l'art, tout cela doit être devenu pour vous source, non de plaisir, mais de souffrance⁷⁴.

Et là aussi, tout passe par le langage; à travers la force créatrice de l'écrivain visionnaire, la première chose qui se transforme dans cette nouvelle société, est la langue et, à la fin du roman, Burgess donne au lecteur un glossaire: *Bugatti* veut dire riche, le *tictocard* est le cœur, la *cancerette* est la cigarette, *Zoum* veut dire vite.

Les novlangues prolifèrent, comme l'avait prédit George Orwell: «Le vocabulaire du novlangue était construit de telle sorte qu'il pût fournir une expression exacte, et souvent très nuancée, aux idées qu'un membre du Parti pouvait, à juste titre, désirer communiquer. Mais il excluait toutes les autres idées et même les possibilités d'y arriver par des méthodes indirectes.»⁷⁵.

Rien à faire pour le héros, Winston, destiné à succomber, une fois modifiée la pensée il faut lui apprendre à idolâtrer ; c'est la flatterie des courtisans, l'adulation et la flagornerie généralisées, non plus seulement les adeptes, mais toute la société – triste courbette de la soumission – tournée vers le culte de la personnalité; si Big Brother (ou le Parti) dit que deux plus deux font cinq, il faut le croire, de même qu'il faut croire que «la liberté c'est l'esclavage»⁷⁶, très proche de la phrase inscrite par les nazis à l'entrée des camps: «le travail rend libre».

⁷⁴ Anthony Burgess, *L'Orange mécanique* (1962) (trad. de Georges Belmont et Hortense Chabrier), Paris, Laffont, 1972; coll. «Livres de poche», p. 271.

⁷⁵ George Orwell, *1984* (trad. d'Amélie Audibert), Paris, Gallimard, 1950, coll. «Folio», p. 422.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 390.

- Dites-moi, quels sont vos véritables sentiments à l'égard de Big Brother?
- Je le hais.
- Vous le haïssez. Bon. Le moment est donc venu pour vous de franchir le dernier pas. Il faut que vous aimiez Big Brother. Lui obéir, n'est pas suffisant. Vous devez l'aimer!⁷⁷.

Comme dans le *Nouveau Monde* d'Aldous Huxley nous aurons un Administrateur pour nous guider vers le bonheur:

Bien entendu, acquiesça l'Administrateur. Mais c'est là la rançon dont il nous faut payer la stabilité. Il faut choisir entre le bonheur et ce qu'on appelait autrefois le grand art. Nous avons sacrifié le grand art. Nous avons à la place les films sentants et l'orgue à parfums⁷⁸.

Ersatz nécessaire pour substituer à la réalité le réalisable, probable quoique incertain. Ainsi la télévision et Internet transforment la réalité en un monde virtuel. La publicité nous confie ses odeurs et ses goûts. Nos sens sont mis, comme le chien de Pavlov, en marche, nous sommes prêts à tout digérer, même l'indigeste. Puisque nous ne pensons plus, nous acceptons, a priori, ce que l'on nous propose, d'autant plus que tout est enrubanné, enrobé de douceurs et de parfums aguichants. Et ceci à tous les niveaux. Nous sommes nous aussi prisonniers de nos propres peurs, celles des écrivains, celles des têtes pensantes, et hélas, celles de nos pires cauchemars.

On parle souvent, et parfois d'un air complaisant, de science fiction, mais les récits des auteurs cités ci-dessus et de tant d'autres, sont pourtant bien ancrés dans la réalité. Des livres comme *La peste* de Camus, *La Métamorphose* de Kafka, *Le voyage*

⁷⁷ *Ibid.*, p. 396.

⁷⁸ Huxley, *cit.*, p. 370.

au bout de la nuit de Céline, *L'île du docteur Moreau* de Wells, *Docteur Jekyll et Mr. Hyde* de Stevenson⁷⁹, ou ceux d'Herta Müller, d'Agota Kristof, sans oublier la littérature concentrationnaire: Robert Antelme, David Rousset, Primo Levi, Verlam Chalamov, Charlotte Delbo, Piotr Rawicz, Tadeusz Borowski, Jorge Semprun, Imre Kertesz, Gustaw Herling⁸⁰, pour ne citer qu'eux, nous montrent ce que l'homme, l'homme au pouvoir – Un ou quelques-uns au choix – arrivent à faire en s'appuyant sur la force des faibles, la foule qui devient masse et masse destructrice et indifférente: «C'est, je crois, Thomas Mann qui a dit qu'il suffisait d'appeler «peuple» une foule pour l'amener à tout faire»⁸¹, rappelle Imre Kertesz.

Comme a écrit Paul Ricoeur: «Dans *la Métaphore vive*, j'ai soutenu que la poésie, par son *muthos*, re-décrit le monde. De la même manière, je dirai dans cet ouvrage que le faire narratif re-signifie le monde dans sa dimension temporelle, dans la mesure où raconter, réciter, c'est refaire l'action selon l'invite du poème»⁸², citant

⁷⁹ Cf. Alain Brossat, *L'épreuve du désastre*, Paris, Albin Michel, 1996.

⁸⁰ Ces livres, à notre avis, sont indispensables: Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957, [*La specie umana*, Torino, Einaudi, 1969]; David Rousset, *Les jours de notre mort*, Paris, Hachette, 1993; Primo Levi, *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi, 1958, 1976; Verlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, la Découverte-Fayard, 1986, [*I racconti di Kolyma*, (trad. di Sergio Rapetti) Torino, Einaudi, 1999]; Charlotte Delbo, *Auschwitz et après*, Paris, Minit, 1970; Piotr Rawicz, *Le sang du ciel*, Paris, Gallimard 1961, Chanteloup les Vignes, 2^{ème} Edition, 2011 [*Il sangue del cielo*, Firenze, Giuntina, 2006]; Tadeusz Borowski, *Le monde de pierre*, Paris, Christian Bourgois, 1992, [*Da questa parte, per il gas*, Napoli-Roma, L'Ancora del Mediterraneo, 2009]; Jorge Semprun, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, 1963; Gustaw Herling, *Un monde à part*, Paris, Denoel, 1985, [*Un mondo a parte* (1951), Milano, Feltrinelli, 1994]; Imre Kertesz, *Etre sans destin*, Arles, Actes Sud, 1998 [*Essere senza destino* (1975), Milano, Bompiani, 1999].

⁸¹ Imre Kertesz, *L'Holocauste comme culture*, Arles, Actes Sud, 2009, p. 233.

⁸² Paul Ricoeur, *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 152.

aussi Nelson Goodman, «selon lequel les œuvres littéraires ne cessent de faire et de refaire le monde»⁸³. Le monde du réel semble parfois être dépassé par la fiction et la création littéraire, en réalité, ce que les écrivains et les poètes donnent à voir, anticipant ainsi la lecture et/ou la narration du monde à venir, est ce que la réalité et l'homme portent en soi, comme une maladie qui n'attendrait que le bon moment pour frapper. Des germes. Germes du totalitarisme, de la cruauté, du servilisme, de la mesquinerie, et pourquoi pas de l'humain inhumain, que seule la culture, la pensée critique, peuvent détruire. Bien sûr, l'on peut objecter que le pire des nazis (et ceci n'est qu'un mauvais pléonasme) passait ses soirées en famille, écoutant Beethoven et Bach⁸⁴ et que la langue qu'il utilisait était celle de Goethe et d'Hölderlin. Peut-être, est-ce aussi pour cela, comme le suggère Sarah Kofman, qu'à la fin du récit de Robert Antelme, quand ils sont enfin libérés, les mots que les deux prisonniers échangent: nous sommes libres, sont prononcés en allemand «Wir sind frei»⁸⁵: «comme si Antelme voulait effacer la trahison de cette langue, réhabiliter la langue de l'autre en lui laissant le dernier mot (...)»⁸⁶. La langue est indissociable de la culture et de l'art d'écrire.

⁸³ *Ibid.*, p. 153.

⁸⁴ Être raffiné ne signifie pas spécialement être cultivé ni ne comporte l'effacement de la cruauté. Sade avait bien une culture, hélas!

⁸⁵ Robert Antelme, *cit.*, p. 321.

⁸⁶ Sarah Kofman, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, 1987, p. 62.

6. *En guise d'une brève conclusion*

La tyrannie a mille façons de se manifester, de la plus évidente, celle du dictateur, à celle plus mesquine et sournoise de l'homme de pouvoir. La valeur ontologique, existentielle et éthique de l'ouvrage d'Etienne de la Boétie, aujourd'hui, est celle de ne pas succomber à la tentation du retrait, de l'asservissement total et de la perte de l'esprit critique, il faut rester vigilants et prévenir, c'est le devoir des hommes de bonne volonté, contre la banalisation de la pensée:

ce sont ceus qui aians la teste d'eusmesmes bien faite, l'ont encore polie par l'estude et le scavoir, ceus la: quand la liberté seroit entierement perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore la savourent; et la servitude ne leur est de goust pour tant bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien avisé de cela que les livres et la doctrine donnent plus que toute autre chose aus hommes, le sens et l'entendement de se reconnoistre, et d'hair la tyrannie; j'entens qu'il n'a en ses terres gueres de gens scavants, ni n'en demande⁸⁷.

Roland Barthes a écrit: «le récit est là, comme la vie»⁸⁸. Perméable à tout ce qui est, à tout ce qui était, à tout ce qui sera, le poète, l'écrivain, le scribe, l'intellectuel attentif, l'artiste, l'homme à la conscience vive saisira et se penchera sur la feuille de papier pour la recouvrir de mots questionneurs.

Dans la même lignée des écrivains des mondes d'ailleurs (ou d'ici? cela ne change guère; du moins paraphrasant ce que disait Pierre Reverdy: ici ou ailleurs, c'est toujours la même chose, et il n'avait pas tort), le philosophe Giuseppe Vaccarino

⁸⁷ *Contr'un*, pp. 103-104.

⁸⁸ Roland Barthes, *Introduction à l'analyse structurale des récits* ds AA.VV. *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, p. 8.

(avec une pointe rabelaisienne remarquable) a composé l'histoire de la Bumonia, *Storia della Bumonia*⁸⁹, contrée imaginaire s'il en fut, digne, à notre avis, d'un Borgès ou d'un Bossi⁹⁰, et pourtant si réelle, où il décrit les événements historiques qui la traversent, les bouleversements politiques (toutes les différentes formes de gouvernement accompagnées de la religion d'état et de ses hypostases bumoniennes, indispensables au salut de ses habitants, y sont présentées); c'est en quelque sorte un résumé philosophique de l'histoire de l'humanité à travers les siècles:

Per Sennaccione da questa scoperta segue l'illegalità della tirannide di un singolo uomo o del predominio di una corporazione onde la necessità di escogitare una costituzione atta a garantire per tutti l'uguaglianza nel comandare e nell'ubbidire. Il problema è difficile perché comandare e ubbidire sono per natura opposti e quindi è arduo farli coesistere⁹¹.

Mais à la fin, le passage obligé à la démocratie arrive, ce qui devrait en théorie résoudre tout et diriger l'homme vers son inclination naturelle, du moins selon les philosophes du XVIII^e siècle, le bonheur, et pourtant cela n'est pas évident:

Scrive il Maccaroni che gran pregio della Bumcrazia è permettere che i vizi ed i difetti dei governanti vengano messi in luce per essere pubblicamente biasimati, mentre i regni li occultano per dare l'impressione di una virtù e di un'onestà spesso invece completamente assenti⁹².

⁸⁹ Giuseppe Vaccarino, *Storia della Bumonia*, "Illuminazioni", n°14 (ottobre-dicembre 2010), Supplemento n° 2, <http://compu.unime.it>.

⁹⁰ Sans vouloir absolument comparer les deux, les mettre au même niveau, cela est simplement dû à un jeu du hasard rythmique et à la lettre B.

⁹¹ *Ibid.*, p. 69.

⁹² *Ibid.*, p. 77.

Dans un autre récit, celui de l'anthropologue Berardino Palumbo, paru dans un numéro spécial de «AM-Antropologia Museale», dédié à des «Lezioni di Fantantropologia», l'auteur a imaginé un nouveau monde, inquiétant comme celui d'Orwell et de Bradbury où les habitants portent un tatouage identitaire, où les émotions sont signalées par des changements corporels de couleurs, et où les livres (surtout ceux des Sciences sociales) ont disparu:

Capita anche a me di fermarmi. Ho sempre letto solo *ebooks*, con i *files* che Nana conserva nel suo archivio. Ogni tanto vien voglia di sentire la carta tra le dita, ma sono contaminati. Al tempo della Redenzione hanno marchiato tutti i libri di scienza sociale con l'ASP, la proteina tossica che inibisce l'attivarsi delle sinapsi della corteccia neofrontale⁹³.

A la fin de la nouvelle, le narrateur, tout en criant un texte de sociologie, succombe sous les coups mortels d'une foule déchaînée et ennemie, adepte des neurosciences, au sein d'un monde indifférent.

Ces deux textes (et ceux du chapitre précédents) vont dans une même direction: la noirceur de l'humanité et un pessimisme presque obligatoire (fatalisme grec?) en ce qui concerne l'avenir. La culture semble succomber sous les coups d'une foule en folie, de bacchantes dévoratrices, de ménades déchaînées, de corybantes destructeurs, une foule intenable attirée, de plus en plus, par les images médiatiques, et par les clochettes pavloviennes, plutôt que par la profondeur du raisonnement ou la sensibilité de l'esprit. Le monde intérieur disparaît laissant la place à une vitrine

⁹³ Berardino Palumbo, *Azione dimostrativa* ds "Antropologia Museale", n° 25/26, numero speciale: *Lezioni di Fantantropologia*, p. 23.

envahissante et bruyante où de nouveau *tout est possible*. Comme l'a écrit récemment l'écrivain Marin de Viry:

Dans dix ans, quatre populations, de langue encore à peu près française mais socialement étrangères les unes aux autres, se regarderont avec l'air agacé d'un lama femelle qui croise un touriste. Elles n'auront plus aucune possibilité de fabriquer une culture commune⁹⁴.

Ce que décrit Marin de Viry semblerait ne concerner que le territoire français, or nous sommes devant – paradoxalement dans l'ère de cette mondialisation où un soi-disant échange permettrait d'unifier (uniformiser paraît être, hélas, plus correct) les tendances des différents pays – d'un barathre, qui s'élargit de plus en plus, entre les différentes couches de la société. Tout le patrimoine culturel d'un pays n'appartient plus qu'à une élite qui le conserve jalousement et ne sait plus le partager et de l'autre côté un peuple, une foule, une masse convaincue de détenir le bon numéro qui lui permettra d'aller de l'avant sur l'échelle sociale, sans plus utiliser cette culture du passé, voire en la détruisant en compagnie d'une partie de la soi-disant élite.

Tout cela ne peut que remplir de joie les producteurs enrichis d'une pseudo-culture diffuse sous les néons et la musique envahissante d'un hypermarché où tout est coloré, amplifié aussi à travers les images, hyperbole de la munificence industrielle, mais où il n'y a plus de contenu.

La démocratie a trahi, promettant dans son essence même sémantique quelque chose qui n'est pas. Ce n'est plus contr'un que l'on doit combattre, c'est contre nous-

⁹⁴ Marin de Viry, *Culture populaire et culture des élites, l'alliance ou la mort*, «Le Monde», Vendredi 15 juillet 2011, p. 14.

mêmes, il faudrait essayer de faire fléchir notre morgue, ré-fléchir. C'est pour cela que la question que pose le titre de ce texte est purement provocatrice. Il ne peut y avoir aucune synonymie entre la liberté et la servitude, il s'agit là, bien évidemment de deux termes antithétiques, de deux antonymes. Il reste, néanmoins, le risque de patauger dans une sorte de marais sémantico-éthique où tout devient flou (comme dans ces mondes dont nous avons parlé), où le bien et le mal ne sont que des suppléments à la douleur et au plaisir (gâteau ou fromage au dessert), où Tartuffe est maître ès grimaces légalisées, où trahir ou aimer son prochain n'est qu'une pure question de statistique, où plus rien n'a de sens, ni les mots devenus légers et trompeurs ni les images féroces et passagères. (Re)donner un sens plus pur aux mots de la tribu, écrivait Mallarmé, nous faisons nôtre ce désir. Et réaliser ce sens, le rebâtir presque. La démocratie cependant reste la seule forme de gouvernement possible, il faut tout faire pour la rendre vraiment démocratique et ne pas laisser qu'elle devienne caricaturale, comme chez Vaccarino, une «Bumcrazia Quotidiana»⁹⁵, une démocratie à la journée.

Quant à Etienne de La Boétie, chantre de la liberté, nous terminerons avec ce qu'écrivait un de ses admirateurs, au XIX^e siècle, et qui au-delà du «mystère *Contr'un*», reste incontestablement actuel:

Mais Montaigne a écrit sur lui un chapitre des *Essais*, lui-même a écrit la *Servitude volontaire*, et le voilà immortel, car son nom est étroitement uni aux mots d'amitié et de liberté, mots divins que rien n'effacera du langage des hommes⁹⁶.

⁹⁵ Vaccarino, *cit.*, p. 93.

⁹⁶ Prévost-Paradol, *cit.*, p. 16.